

Ingénieurs et gardes-forestiers

Cette courte étude n'a pas la prétention d'établir une liste complète des uns et des autres. Il faudrait pour cela des recherches longues et fastidieuses.

Quelques noms cependant surnagent pour ce qui est des premiers, ceux-ci ayant du forcément établir des plans de gestion des forêts dont ils avaient la responsabilité, projets qui, en général, garnissent aujourd'hui nos archives communales. Tout cela était fort bien fait, mais reste cependant fugitif, en ce sens qu'une forêt évolue, et bien souvent plus vite qu'on ne l'imagine d'ordinaire, ne prenant pas conscience, avec le temps qui passe, de la pousse des arbres, de l'envahissement des plans les plus reculés des pâturages, ou ceux compris en pleine forêt. Ces plans, ces programmes de gestion, restent donc purs documents d'archives, en même temps que source historique pour qui s'intéresse à l'évolution de nos forêts jurassiennes.

Quels furent ces hommes ? Des Borel, des Pillichody, des Jean-Bernard Chapuis, des Berney et autres.

Pour les gardes-forestiers, leur nombre défie toute tentative de listage. Notons cependant pour la commune du Lieu, les trois derniers longtemps en fonction, René Rochat de l'Epine, dit Mesi, aux Charbonnières, Edmond Piguet au Lieu, et enfin Armand Golay, jeune retraité aujourd'hui.

Et tous ces professionnels avaient donc charge de l'entretien et de la valorisation de nos forêts. Ils ont fait correctement et consciencieusement leur boulot, même s'il faut reconnaître que la sombre période de plantations tous azimuts, à la mesure de la régression de la surface totale des pâturages, n'a offert pour les successeurs que des forêts sans intérêt. La nature, quoique en un temps plus long, ce qu'il aurait fallu accepter, aurait mieux fait son travail, mélangeant les espèces, offrant surtout un sous-bois autrement plus riche que ces déserts ombreux faits tout entier d'aiguilles de sapin ou parfois n'arrive même pas à pousser un seul brin d'herbe !

Professionnels qui devaient surveiller aussi le travail des bûcherons, ces enfants du midi disait un municipal, qui n'était pas loin de leur reprocher un gain excessif, lequel surtout s'en allait là-bas dans le sud. Il ne disait pas que c'était simplement pour que les familles de ces bûcherons restées au pays puissent vivre un peu plus décemment, c'était de l'argent qui s'en allait, et cela était négatif. Et le tout énoncé pendant que les communes encaissaient des sommes colossales avec le bois. On se souvient ainsi de ces coupes extraordinaires des années de la première guerre mondiale où le prix du bois avait pris l'ascenseur, et où une commune du Lieu pouvait pratiquement payer une montagne immense récemment achetée, avec les coupes de une ou deux saisons. Des situations que l'on ne peut naturellement plus concevoir aujourd'hui et dont le souvenir vous laisse pantois.

Enfin, voilà tout un monde dont la forêt est le centre. Elle finira certes en plans, en études diverses, en graphiques, en comptabilité dans un bureau

quelconque, néanmoins l'activité principale se donne au cœur des profondes futaies, dans la bonne odeur de la résine, des sapins et de la mousse des sous-bois.



On marque. Commune du Lieu, au centre avec la casquette, Charles-Louis Rochat du Séchey, responsable des forêts. A sa gauche, l'homme à la belle moustache pourrait être Eugène Meylan, lui aussi du Séchey, garde-forestier.





Superbe photo, l'une des nombreuses constituant une série – voir *Rétrovision* –, avec Eugène Meylan à gauche de la pancarte, the Big moustache !





Le célèbre fayard de la Tépaz, avec quelques-uns des municipaux de la commune du Lieu. À droite, César Dépraz de la Frasse.

Fin d'un vieux fayard.

Le fayard des Tespaz n'est plus.

Le vent qui devait provoquer la débacle des glaces sur le lac de Joux a, avant d'essayer sa force sur la dernière carapace de glace de notre lac, fait œuvre meurtrière sur les Tespaz. Son haleine plus chaude des derniers jours de mars avait réchauffé la sève du vieux fayard qui, ravivée par ce souffle printanier, montait dans son vieux tronc et gonflait les bourgeons prêts à éclater aux jours de fête. Son écorce se lustrait, ses rameaux craquaient sous cette poussée des philtres printaniers. Cette année encore le fayard des Tespaz voulait participer à la fête du bois; quelques jours après ceux de ses camarades ses bourgeons s'éveilleraient, s'enfleraient, éclateraient et déploieraient des fanions verts fripés.

Mais le vent jeune et fort, celui qui court en tournant, a passé; son hululement à reprises rythmiques a fait frémir puis gémir les sapins et les vieux hêtres du Risoud. Comme une belle-mère qui gronde sa bru, répétant toujours le même reproche, dans une course furieuse mais ralentie par la grande forêt, follement il a pris sa course au travers les pâturages. Sa volute s'insérant comme un pas de vis par les combes est descendue dans la Vallée.

Eperdu et vacillant le vieux fayard a gémi; de sinistres craquements ont attiré près de lui un promeneur inquiet.

Quelques secondes le vent s'est calmé, et dans un nouvel élan il a secoué le hêtre séculaire... ce vieillard sentant que toute la vie le quittait s'est effondré dans un poignant gémissement de branches fracassées — cet intime et sourd frémissement qui témoigne de son angoisse a fait frissonner le promeneur réfugié près du chalet.

Combien vous ne pourrez plus vous faire pénétrer de sa quiétude, mais vous pourrez voir encore son tronc creux dont les moelles et les chairs ont été pourries, rongées et brûlées par ceux qui ont hâté sa mort.

P. E.-R.

Un arbre qui devait mal finir ! Nous sommes dans les années trente.



Marquez !

André Guex, *La forêt*, Editions du Griffon, Neuchâtel, 1966. A gauche l'ingénieur-forestier Jean-Bernard Chapuis.



Des municipaux et des arbres



Le garde a passé. On ne martèle plus les plots à la hache, le plastique a remplacé la marque de beaucoup moins visible.